Texte paru dans *Le Spectacle du monde* (2006/07)

SIGMUND FREUD

« Votre Freud, il était névrosé jusqu'à la moelle ! » L'exclamation est de Jean-Paul Sartre. Plus poétique, Karl Kraus attribuait à Freud le mérite « d'avoir donné une organisation à l'anarchie du rêve ». Et l'intéressé ? « Les génies sont des gens insupportables. Ma famille vous dira combien je suis facile à vivre. Je ne suis donc pas un génie », écrivait-il à Marie Bonaparte, qui fut longtemps sa disciple et son ambassadrice à Paris.

Sigmund Freud était en fait loin de se sous-estimer. En 1916, devant l'auditoire venu assister, à l'Université de Vienne, à la dix-huitième de ses « Leçons d'introduction à la psychanalyse », il se comparait explicitement à Copernic et à Darwin qui, comme lui, « humilièrent » l'humanité, l'un en lui apprenant que la Terre n'était pas le centre de l'univers, l'autre en lui révélant le « caractère indélébile de sa nature animale » : « La troisième vexation, la plus péniblement ressentie, sera infligée à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique actuelle, qui veut prouver au moi qu'il n'est pas même maître dans sa propre maison, et qu'il en est réduit à de maigres informations sur ce qui survient inconsciemment dans sa vie psychique ».

Affirmer que l'homme est en partie déterminé par un inconscient qu'il ne contrôle pas revient en effet à décentrer le moi. Plus précisément, le moi devient le lieu d'une duperie qui, pourtant, et par là même, engage sa propre vérité. Lacan parlera de « l'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance ».

Il ne fait pas de doute en tout cas que c'est la « découverte de l'inconscient » qui a le plus contribué au succès de la psychanalyse. Et qui y contribue toujours, si l'on en juge par la façon dont les termes-clés du vocabulaire psychanalytique (inconscient, transfert, névrose, complexe, pulsion, refoulement, Œdipe, meurtre du père, deuil, déni, etc.) sont aujourd'hui passés dans le langage courant – banalisation, il est vrai, d'une ampleur proportionnelle au manque de rigueur avec laquelle ces termes sont

employés, notamment dans la presse populaire et les magazines féminins.

Freud est né le 6 mai 1856 à Freiberg, en Moravie (aujourd'hui Pribor, en République tchèque), fils d'un négociant en laine et textiles, Jakob Freud, et de sa troisième femme, Amalia. Elevé dans une famille nombreuse, au sein de laquelle il occupait une place royale, il vient habiter à Vienne en 1860. Décidé à faire sa médecine, il suit en 1885 à Paris les cours de Jean-Martin Charcot, grand maître de l'hypnose, puis à Nancy ceux de Hippolyte Bernheim.

Rentré à Vienne, il épouse Martha Bernays, issue d'une grande famille juive de Hambourg, dont il aura six enfants – son petit-fils, Lucian Freund, deviendra l'un des plus célèbres peintres britanniques –, et commence à soigner des jeunes filles et des femmes de la bourgeoisie autrichienne atteintes de troubles hystériques. En 1895, la publication (en collaboration avec Josef Breuer) des *Etudes sur l'hystérie* constitue l'acte de naissance de la psychanalyse, terme que Freud emploiera pour la première fois un an plus tard. Le livre présente huit cas de femmes, dont celui d'« Anna O. » (Bertha Pappenheim), que Freud affirme avoir guéries de leurs névroses. En 1898, il écrit : « Les causes les plus significatives de toute maladie névrotique sont à trouver dans des facteurs issus de la vie sexuelle ».

Dans les années qui suivent, il élabore sa théorie du rêve, de la sexualité, du désir et du refoulement (*L'interprétation des* rêves, 1900 ; *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901 ; *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905). En 1909, au retour d'une tournée aux Etats-Unis, il fonde une « internationale » réunissant autour de lui des disciples dont il exige une adhésion inconditionnelle à sa doctrine. Carl Gustav Jung, nommé en 1910 premier président de l'Association psychanalytique internationale, y jouera le rôle de « prince-héritier » jusqu'à son exclusion, qui ne tardera pas. L'« internationale » prendra en effet très vite des allures de secte, et le départ de Jung inaugurera une longue série d'anathèmes et d'excommunications, prolongées au siècle suivant par les scissions incessantes d'innombrables chapelles. La Société psychanalytique de Paris sera fondée en 1926 par Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein.

En octobre 1897, Freud écrit au médecin allemand Wilhelm Fliess : « Une idée de valeur générale m'est venue. J'ai découvert, dans mon cas aussi, le phénomène d'être amoureux de ma mère et jaloux de mon père, et maintenant je considère cela comme un événement de la petite enfance ». Cet « événement », que Freud formule à partir de son propre cas, n'est autre que la théorie de l'Œdipe.

Qu'est-ce que l'Œdipe ? Un ensemble de sentiments ambivalents que l'enfant éprouve envers ses parents. Au sortir du face-à-face nourricier entretenu depuis sa naissance avec sa mère, l'enfant, sollicité par ses premiers émois, rencontre le désir de la mère, ce qui le conduit à vouloir en être l'objet. Il se heurte alors l'obstacle paternel, avec lequel il rivalise et qu'il fantasme d'annihiler. Mais il faut précisément que la jouissance primaire à laquelle il aspire lui soit refusée. Le rôle-clé est alors joué par le père, qui vient interdire la fusion avec la mère et fait de cette séparation l'une des conditions de l'accession à l'âge adulte. L'intériorisation structurante de la

figure paternelle comme idéal du moi va progressivement entraîner le renoncement aux visées œdipiennes (inceste et parricide), et c'est à travers cette intériorisation – que Jacques Lacan appelle l'introjection du Nom-du-Père –, que l'enfant va progressivement accéder à l'ordre symbolique, au principe de réalité et, du même coup, à l'âge adulte. La non-résolution de ce complexe, le refoulement de l'échec de cette opération, aboutira en revanche à toutes sortes de névroses et de désordres mentaux. Jacques Lacan dira, dans son langage : « Le Nom-du-Père, on peut s'en passer à condition de s'en servir ».

La théorie de l'Œdipe a bien entendu été abondamment discutée. Au-delà de la description qu'en a donnée Freud, l'idée s'est néanmoins facilement imposée qu'un enfant ne doit pas fusionner avec ses parents, tout particulièrement avec sa mère, qu'il ne devient véritablement adulte qu'au prix d'une rupture, et que c'est en s'affirmant porteur d'interdit que le père permet à ses fils de s'instaurer comme sujet, c'est-à-dire de cesser de se prendre pour l'objet de leur propre désir.

Inatteignable en tant que tel, l'inconscient peut néanmoins s'appréhender au cours de la cure analytique en faisant parvenir à la claire conscience des éléments refoulés, qui « parlent » en exprimant des pulsions. « L'inconscient est structuré comme un langage », dira Lacan.

La psychanalyse repose donc sur des « histoires non encore racontées », pour reprendre une expression de Paul Ricœur. Allongé sur le divan, le patient amène au psychanalyste des bribes de souvenirs, des scènes primitives, des histoires qu'il lui semble avoir vécues. Le rôle de l'analyste est de l'aider à en tirer un récit plus intelligible, qui l'aidera à guérir de ses symptômes. Il s'agit donc de rendre au patient « le savoir insu qu'il détient en son symptôme ». L'originalité de la psychanalyse est d'établir un lien entre le pulsionnel et l'histoire (l'identité personnelle) par le moyen d'une narration.

Tour à tour traité de « science boche » par les Français, de « science juive » par les nazis, de « science dégénérée » par les puritains anglo-saxons, tandis que les staliniens lui reprochaient d'avoir pour seule ambition de chercher à adapter l'individu aux exigences de la société bourgeoise, la psychanalyse freudienne a toujours soulevé des polémiques violentes. Les Américains, à ce propos, parlent volontiers de « *freudian wars* ». Alors qu'on célèbre partout le 150e anniversaire de la naissance de Freud, la récente parution du *Livre noir de la psychanalyse* montre, avec les répliques qu'il a suscitées, que les « guerres freudiennes » n'ont jamais cessé.

C'est ainsi qu'au cours des dernières décennies, la « mythification » de l'histoire même de la psychanalyse a été fréquemment mise en cause. En 1970, Henri Ellenberger, dans son *Histoire de la découverte de l'inconscient*, avait déjà montré que Freud n'a pas « inventé l'inconscient, qui avait déjà été exploré avant lui par nombre de chercheurs : « Beaucoup de ce qui est porté au crédit de Freud était à l'époque savoir diffus et son rôle a consisté à cristalliser ces idées et à leur donner une forme originale ». Quelques années plus tard, Frank J. Sulloway (*Freud, biologiste de l'esprit*) soulignait que les principales découvertes de Freud

s’enracinent également dans la biologie évolutionniste de l’époque darwinienne.

Depuis lors, Paul Roazen, Peter J. Swales et bien d’autres ont mené de minutieuses enquêtes d’où il ressort que Freud a fréquemment travesti la vérité quant à l’histoire de ses propres travaux. L’épisode-clé de la « théorie de la séduction », défendue puis abandonnée par Freud en 1896-97, par exemple, ne s’est pas déroulé du tout de la façon qu’il a dit. Pis encore, ses premiers et plus célèbres patients, « Anna O. », « Emmy von N. », « L’homme aux loups » ou « L’homme aux rats », n’ont nullement été guéris de leurs symptômes, contrairement à ce qu’il a prétendu. Certains d’eux n’ont même jamais été malades !

Parallèlement, on a maintes fois dénoncé la censure des correspondances de Freud, la séquestration des documents et des témoignages dans les cartons des Archives Freud, fondées au début des années 1950 par Kurt Eissler sous les ordres d’Anna Freud.

Mikkel Borch-Jakobsen et Sonu Shamdasani vont jusqu’à écrire : « La psychanalyse n’a jamais eu d’autre unité que celle fournie par l’allégeance institutionnelle à la légende freudienne. La psychanalyse a tenu tant qu’a tenu cette légende. Or aujourd’hui la légende ne tient plus, elle s’effiloche de toutes parts. Ses défenseurs résistent certes vigoureusement, ressortant les anciennes armes qui avaient si bien servi durant les premières guerres freudiennes (la pathologisation des adversaires, l’attaque *ad hominem*, les rumeurs malveillantes), mais rien n’y fait ».

On sait par ailleurs que Freud fut lui-même un assez piètre thérapeute, qui ne s’intéressait guère à ses malades que dans la mesure où ceux-ci lui permettaient d’étayer ses théories. Or, sur ce plan, de nombreuses enquêtes ont été menées sur les résultats proprement thérapeutiques de la psychanalyse. Elles montrent que les succès obtenus ne diffèrent pas essentiellement du taux de rémission spontanée chez des patients présentant les mêmes symptômes et qui n’ont jamais consulté.

C’est l’une des raison pour lesquelles la psychanalyse, toujours très présente en Argentine et au Brésil, a aujourd’hui perdu beaucoup de son influence dans le reste du monde, en particulier aux Etats-Unis qui, après l’avoir accueillie avec enthousiasme en s’imaginant qu’elle était une théorie visant à la simple satisfaction de soi, lui préfèrent désormais des thérapies tournées vers le « développement personnel » et le bonheur immédiat.

L’une des plus véhémentes figures de la psychanalyse freudienne, Elisabeth Roudinesco, déclare elle-même : « La psychanalyse ne guérit pas. Elle met au centre de l’idée de guérison la prise de conscience par le sujet de son être ». Un patient, en d’autres termes, est guéri lorsqu’il est devenu capable de maîtriser lui-même ses doutes et ses pulsions. Est-ce donné à tout le monde ?

La psychanalyse a d’autre part incontestablement pâti de l’apparition d’autres méthodes de traitement des désordres mentaux. D’abord les traitements médicamenteux, qui ont fait d’énormes progrès depuis quinze ans, au rythme où

s'accroissaient nos connaissances en matière de chimie du cerveau, ensuite les thérapies comportementales et cognitives (TCC), dont les partisans représentent aujourd'hui l'essentiel des psychologues antifreudiens, auxquelles s'ajoutent encore les thérapies familiales, l'analyse transactionnelle, la programmation neuro-linguistique, l'hypnose, la gestalt-thérapie, etc.

En France, où le nombre des patients en psychiatrie augmente de 5 % par an, les TCC connaissent actuellement une vogue certaine. Après avoir obtenu des résultats spectaculaires dans le traitement de l'anxiété et des troubles obsessionnels, elles se sont attaqué, non sans succès, au traitement des dépressions. D'où l'hostilité des analystes freudiens envers ces « technothérapies » qui, négligeant la personnalité globale des patients, rejetant toute théorie du psychisme et ne s'intéressant qu'aux symptômes, s'appuient sur le modèle réducteur du comportement conditionné et supposent, comme l'écrit Elisabeth Roudinesco, « une psychologie de la détermination, pour laquelle le sujet est réduit à la somme de ses comportements ».

Dans une société qui vit de plus en plus dans l'instant, on ne peut évidemment s'étonner que beaucoup de gens préfèrent avaler du Prozac ou s'en remettre à des thérapeutes qui améliorent leurs symptômes en quelques mois plutôt que d'aller s'allonger deux fois par semaine sur un divan durant le tiers ou le quart de leur vie en entreprenant une cure analytique coûteuse, aux résultats aléatoires.

Il serait honnête cependant de bien distinguer entre le freudisme comme théorie du psychisme et les prétentions de la psychanalyse en tant qu'outil de traitement médical. Elisabeth Roudinesco rappelle elle-même que « le freudisme est l'alliance d'un système de pensée et d'un outil thérapeutique ». L'un et l'autre doivent donc être appréciés séparément.

Certains reproches que l'on a adressés à Freud sont de ce point de vue très injustes. Dès ses premiers écrits sur la sexualité infantile, en 1905, par exemple, Freud fut dénoncé pour son « immoralisme subversif ». Suspecté d'avoir sexualisé de façon outrancière les théories relationnelles, il a par la suite été accusé de pansexualisme. C'est parfaitement exagéré. En parlant sans pudibonderie, Freud a certes mis à mal le refoulé des sociétés bourgeoises de son temps, mais, contrairement à Wilhelm Reich, l'un des plus controversés de ses disciples, il n'a jamais prôné de révolution sexuelle. Il a dénoncé les mécanismes de censure sexuelle des sociétés puritaines, mais n'a jamais milité pour la disparition des interdits.

Loin de vouloir libérer les pulsions, il fait même clairement de la cure analytique un moyen de les domestiquer de manière raisonnée. Au principe de plaisir, il ppose non moins clairement le principe de réalité, et fait de l'éthique le résultat d'un cheminement pour s'arracher à l'égocentrisme pulsionnel des origines. De même, quand il définit l'enfant comme un « pervers polymorphe », c'est seulement dans la mesure où il constate qu'il n'y a chez l'enfant « pas d'objet adéquat à la pulsion », ce qui n'a rien à voir avec la perversion. Rien ne lui était donc plus étranger qu'un vagabondage sexuel généralisé, dont certains auteurs observent au contraire

aujourd'hui qu'il s'accorde parfaitement au libre-échangisme mondialisé. « Le sexe est capitalistique, écrit François Bousquet, au sens où les libéraux et les libertariens entendent le capitalisme, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de légitimité autre celle du marché, plus de loi autre que celle du désir ».

Dans sa vie privée, Freud était lui-même un bourgeois conservateur, le contraire d'un séducteur, qui décida de ne plus avoir de relations sexuelles à partir de quarante ans et vécut dès lors dans la « sublimation ». En 1924, il écrivait même : « La revendication féministe pour l'égalité du sexe ne nous mène pas loin, car […] l'anatomie est le destin ». Ainsi s'expliquent les critiques qui lui ont été adressées, en particulier ces dernières années, par certaines féministes, adversaires irréductibles du « patriarcat », et par des tenants de l'indistinction des genres.

C'est à plus juste titre, en revanche, que l'on a contesté l'universalité de sa doctrine. La psychanalyse, après tout, se réfère principalement à des mythes grecs, qui n'ont pas forcément d'équivalents dans toutes les cultures. Et surtout, elle s'appuie sur une conception de la famille et du rôle de l'individu au sein de la société qui diffère parfois grandement de ce qu'il en est dans d'autres sphères culturelles.

Mais Freud ne s'en est pas tenu à la seule psychologie individuelle. De la psychanalyse à la socioanalyse, il n'y avait qu'un pas qu'il a franchi sans hésiter en écrivant que « la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale ».

La psychologie, à dire vrai, n'a jamais été sans rapport avec la sociologie. Les traits dominants d'une société peuvent en effet très bien s'analyser avec des termes (narcissique, paranoïaque, schizophrène) empruntés au vocabulaire de la psychologie. Il en va de même des idéologies (psychologie du socialisme, psychologie du libéralisme, etc.). Freud appréciait d'ailleurs beaucoup les travaux de Gustave Le Bon sur la « psychologie des foules », dont il s'inspire ouvertement en 1921 dans *La psychanalyse et les névroses de guerre* et dans *Psychologie des masses et analyse du moi*. Nombre de phénomènes sociaux, enfin, ont à leur base une attitude psychologique, comme l'envie, le ressentiment, la honte, l'orgueil, etc. Les conflits sociaux visant à la reconnaissance publique d'une identité collective, par exemple, ne reposent nullement sur des conflits d'intérêts : ce sont des conflits normatifs, qui ne peuvent être compris qu'en faisant intervenir des attentes morales, comme l'humiliation, le déni de reconnaissance ou le sentiment d'honneur bafoué.

Dès *Totem et tabou* (1913), Freud cherche à fonder une anthropologie psychanalytique qui puisse « expliquer l'origine des sociétés et de la religion ». Pour ce faire, il avance l'hypothèse d'une « horde primitive » placée sous l'autorité toute-puissante d'un père primordial, qui aurait été finalement tué par ses fils, ceux-ci conjurant ensuite leur culpabilité en le divinisant sous la forme d'un « totem ». Dans *L'homme Moïse et le monothéisme*, cette thèse sera élargie à la naissance du monothéisme.

Dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud délaisse également les

problèmes individuels pour se faire théoricien de la culture, ambition que confirmeront *L'avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1930). Il y analyse la civilisation comme une scène symbolique du jeu des pulsions et de leur sublimation, inhibition ou déviation vers des formes dérivées de libido. A la racine du lien social se trouve donc un élément libidinal, mais aussi une « pulsion de mort » propre à l'humanité, dont l'idée lui a peut-être inspirée par les massacres de la Première Guerre mondiale.

C'est également à cette époque, en 1923, que Freud abandonne sa première « topique » (qui se bornait à distinguer inconscient, préconscient et conscient), et la remplace par une autre, plus précise : le çà (l'inconscient profond, siège des pulsions de vie et de mort), le moi (siège de la conscience) et le surmoi (voix des parents enfouie en nous, intériorisation des interdits, expression de la conscience morale et siège de la culpabilité).

Ces ouvrages présentent un intérêt particulier, car ils montrent que Freud, que l'on place souvent dans le sillage de la pensée des Lumières, s'en distingue en fait résolument. Alors que la pensée cartésienne repose sur l'opposition radicale de la pensée rationnelle et de la matière (seuls les mouvements des corps matériels sont censés pouvoir troubler le miroir de la conscience), ce qui est censé fonder l'autonomie humaine, Freud montre que la conscience n'est qu'un état instable toujours affecté, sinon déterminé, par l'inconscient. Alors que l'humanisme et l'optimisme inhérents à l'idéologie du progrès font avant tout de l'homme un être de raison, il y voit un mélange d'animalité pulsionnelle et d'aspiration à la sublimation qui lui interdit de jamais surmonter totalement son agressivité initiale. Freud en tient ici pour une anthropologie de type pessimiste, apparaissant comme un disciple de Hobbes qui, dès le XVII[e] siècle, affirmait que « l'homme est un loup pour l'homme » (*homo homini lupus*).

En 1932, dans un échange de lettres avec Einstein, publié par la suite sous le titre *Pourquoi la guerre*, Freud se déclare pourtant « pacifiste », mais sans aucune illusion. Il conteste ainsi la croyance marxiste selon laquelle l'élimination des sources de la domination permettra d'établir un jour une société pacifiée. La « communauté » telle qu'il l'entend, héritière d'un meurtre inaugural, porte en elle une agressivité qui menace en permanence toute cohésion sociale. La culpabilité (trace non effacée du meurtre du père) étant la source initiale de toute culture, l'existence même de la civilisation, ajoute-t-il, implique certaines formes de répression, génératrices de névroses. La pulsion de mort est inscrite dans la nature de l'humanité.

Son dernier ouvrage, *L'homme Moïse et la naissance de la religion monothéiste*, publié en mars 1939 à Amsterdam, scandalisera nombre de ses lecteurs. Dans ce livre qui est en quelque sorte son testament théorique, Freud affirme que Moïse était un prince égyptien qui aurait été mis à mort par les Hébreux. Il situe le judaïsme dans un déni structural de ce parricide originaire et dans une soumission secondaire sans faille à un monothéisme qui n'est à ses yeux qu'une projection de l'imago paternelle. Il assure enfin que la haine envers les Juifs est alimentée par leur croyance en leur « élection » et par l'angoisse de castration que suscite la

circoncision.

Les rapports de Freud avec le judaïsme sont en réalité complexes. Petit-fils d'un rabbin dont on lui donna le prénom à sa naissance, Schlomo, mais qui tint dès 1877 à se faire appeler Sigmund, Freud se décrivait lui-même comme un Juif athée, mais qui n'avait jamais « renié sa judéité » (lettre à Marie Bonaparte du 10 mai 1926), ajoutant la même année, devant la loge viennoise du B'nai Brith, que ce qui le rattachait au judaïsme, « c'était la claire conscience d'une identité intérieure, le sentiment intime d'une même construction psychique ».

Il n'en est pas moins vrai qu'il obligea son épouse à renoncer aux traditions juives, et qu'il s'abstint de donner des prénoms juifs à ses enfants (à l'exception toutefois de Anna, sa préférée, qui fut après lui la sourcilleuse gardienne de la stricte orthodoxie du temple freudien). En février 1930, sollicité pour soutenir la cause sioniste, il adresse par ailleurs à l'association Keren Hajessod de Jérusalem une lettre si hostile à cette cause que sa réponse, jugée « inopportune », sera tenue secrète jusqu'à sa divulgation en 2003 dans la presse internationale.

On ne peut donc s'étonner des opinions diamétralement opposées qui ont pu être émises sur ce sujet. Pour Eliane Amado Lévy-Valensi, le lecteur qui « n'ignorerait pas les structures de la pensée hébraïque ne pourrait qu'être frappé […] par les réminiscences talmudiques, conscientes ou non, qui affleurent partout dans le texte freudien » (*Penser ou rêver*). Emmanuel Lévinas, au contraire, n'a pas hésité en 1991 à dénoncer avec une extrême violence le « paganisme de la notion de "complexe d'Œdipe" », qu'il estimait incompatible avec l'idéal juif d'un rapport non conflictuel entre les générations, ce paganisme étant par ailleurs défini comme « impuissance radicale à sortir du monde » et comme « tout ce qui se rapporte à l'épanouissement naturel de l'être qui se complaît dans sa nature » (« Leçon talmudique sur la justice »). Si pour Freud, la Loi résulte du meurtre du père, pour Lévinas, qui refuse absolument de penser l'inconscient en partant de « pulsions aveugles », la parole « Tu ne tueras point » précède nécessairement sa transgression ultérieure.

Contraint de quitter l'Autriche en 1938 pour échapper aux persécutions antisémites – ce qui n'empêcha pas son disciple Ernest Jones, alors président de l'Association psychanalytique internationale, de tenter de « sauver » la psychanalyse en acceptant, en 1935, de maintenir sous contrôle nazi la Société psychanalytique allemande de Berlin –, Freud meurt un an plus tard, après avoir demandé à son médecin d'abréger les douleurs occasionnés par un cancer de la mâchoire dont il avait ressenti les premières atteintes dès 1923.

A Vienne, les touristes qui se pressent aujourd'hui au 19 de la Bergstrasse, dans l'ancien appartement occupé par le fondateur de la psychanalyse, s'extasient devant le divan qui s'y trouve exposé. Or, le « vrai » divan est aujourd'hui à Londres, dans l'appartement de Maresfield Gardens où Sigmund Freud habita de 1938 au 23 septembre 1939, date de sa mort. Encore une illusion.

Alain de Benoist

Les *Œuvres complètes* de Freud sont publiées aux Presses universitaires de France (19 volumes parus). Un *Résumé analytique* de tous les écrits est en cours de publication chez Hermann.

Sur Freud et ses proches : Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 3 vol., PUF-Quadrige, 20 € chaque vol. ; Peter Gay, *Freud, une vie*, 2 vol., Hachette-Pluriel, 676 et 533 p., 11,50 € chaque vol. ; Katja Behling, *Martha Freud*, Albin Michel, 298 p., 20,50 € ; René Major et Chantal Talagrand, *Freud*, Gallimard-Folio, 337 p., 6,40 € ; Gérard Badou, *Madame Freud*, Payot, 188 p., 17 € ; Elisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud*, Payot, 498 p., 30 € ; Eva Weissweiler, *Les Freud, une famille viennoise*, Plon, 468 p., 25 € ; Henri Rey-Flahaud, *« Et Moïse créa les juifs… » Le testament de Freud*, Aubier, 330 p., 22 €.

Le débat autour de la psychanalyse : Mikkel Borch-Jakobsen et Sonu Shamdasani, *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Les Empêcheurs de penser en rond, 510 p., 20 € ; Gérard Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Flammarion, 373 p., 22 € ; *Le livre noir de la psychanalyse*, Les Arènes, 830 p., 29,80 € ; Elisabeth Roudinesco, *Pourquoi tant de haine ?*, Navarin, 70 p., 10 € ; Jacques-Alain Miller (éd.), *L'anti-livre noir de la psychanalyse*, Seuil, 277 p., 20 € ; Tobie Nathan (éd.), *La guerre des psys*, Les Empêcheurs de penser en rond, 290 p., 20 € ; Catherine Clément, *Pour Sigmund Freud*, Mengès, 192 p., 25 €.

François Bousquet, « Sagesse de la psychanalyse », in *Jibrile*, Liège, printemps 2006, pp. 33-38.